



GROTHENDIECK

mon trésor (national)

PAR RAPHAËL MELTZ

ILL. Planche «Algèbre & arithmétique», *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Pellet, Genève, 1778

Il n'y a quasiment pas de ratures. L'écriture est un peu penchée, peut-être un rien tremblante. C'est une «déclaration d'intention de non-publication», écrite à la main par un homme de quatre-vingt-un ans: *«Je n'ai pas l'intention de publier, ou de republier, aucune œuvre ou texte dont je suis l'auteur, sous quelque forme que ce soit, imprimée ou électronique, que ce soit sous forme intégrale ou par extraits, textes de nature scientifique, personnelle ou autres, ou lettres adressées à quiconque [...] Dans la mesure où j'en aurai connaissance, je demanderai aux responsables de telles éditions pirates, ou de toute autre publication contenant sans mon accord des textes de ma main (au-delà de citations éventuelles de quelques lignes chacune), de retirer du commerce ces ouvrages; et aux responsables des bibliothèques en possession de tels ouvrages, de retirer ces ouvrages desdites bibliothèques. Si mes intentions d'auteur, clairement exprimées ici, devaient rester lettre morte, que la honte de ce mépris retombe sur les responsables des éditions illicites et sur les responsables des bibliothèques concernées (dès lors que les uns et les autres ont été informés de mes intentions).»* Suit la formule «Fait à mon domicile», la date (3 janvier 2010) et la signature: Alexandre Grothendieck.

Alexandre Grothendieck est un mathématicien français¹, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatre ans. Quelques années après sa retraite professionnelle (en 1988, à l'âge de soixante ans), il a pris la décision de brûler toutes ses affaires (hormis quelques cartons... qui sont au cœur de cette histoire) et de partir vivre, en ermite, dans un petit village des Pyrénées. Où il habite encore.

La meilleure façon de comprendre ce qu'a pu représenter Grothendieck dans l'histoire des mathématiques, quand on n'est pas mathématicien, c'est d'écouter ce que ses collègues ou élèves disent de lui. Laurent Lafforgue, médaille Fields 2002 (la médaille Fields est la plus haute distinction qu'on puisse recevoir en mathématiques, sorte de prix Nobel, à la différence près qu'elle est attribuée à un chercheur de moins de quarante ans): *«J'ai passé plusieurs années à étudier son*

1. La question de sa nationalité reste complexe; né à Berlin, Grothendieck a longtemps refusé d'être naturalisé français, de peur de devoir faire son service militaire. Il a longtemps voyagé avec un passeport «Nansen», réservé aux apatrides. Il serait devenu français dans les années 1980.

œuvre. Elle est tellement originale qu'elle a infléchi jusqu'au sens que nous, mathématiciens, donnons aujourd'hui au mot "mathématiques"².» Laurent Schwartz, un des membres du groupe Bourbaki, médaille Fields 1950, qui dirigea la thèse de Grothendieck: «La collaboration avec ce jeune homme si talentueux constitua une expérience fascinante et enrichissante. [...] Son œuvre s'élève au niveau des grandes réalisations de ce siècle³.» Pierre Cartier, ancien professeur à l'école normale supérieure et directeur de recherches au CNRS: «[Pour les mathématiciens, Grothendieck est] reconnu pour l'un des plus grands scientifiques du xx^e siècle⁴.» Pierre Digne, médaille Fields 1978, un des plus proches élèves de Grothendieck⁵: un «grand mathématicien, à la puissance de travail extraordinaire, qui a changé la façon dont on pense la géométrie algébrique⁶».

Il n'est pas question ici d'ouvrir ne serait-ce qu'une petite porte sur les travaux mathématiques de Grothendieck: trop pénible pour moi comme pour vous. On se contentera de cette formule de Luc Illusie, un autre de ses élèves, professeur émérite à Paris-Sud Orsay: «Il avait une vision d'harmonie globale des mathématiques et l'intuition lui montrait le chemin le plus simple. Son but était de trouver "le ferment universel", l'unité profonde des mathématiques, en s'élevant de degré en degré. Une de ses dernières créations s'intitule "les motifs". Il s'agit d'une méta-théorie (c'est-à-dire englobant tout). Comment ne pas sentir derrière les "motifs" l'idée de Dieu?»⁷ La vie de Grothendieck est plus facile à raconter. Elle a fait l'objet de nombreux récits, même si, étrangement, aucune biographie n'est sortie sur ce personnage incroyable⁸... Son père, Sacha Shapiro, était un juif ukrainien ayant participé à dix-sept ans à la révolution russe de 1905 — et resté en prison jusqu'en 1917. Selon Alexandre Grothendieck, son père est un des personnages principaux du livre de John Reed, *Dix jours qui ébranlèrent le monde*. Vite en disgrâce, Shapiro doit quitter la jeune URSS, et participe à plusieurs mouvements révolutionnaires en Europe. Alexandre naît en Allemagne en 1928. Ses parents se réfugient en France; en 1939 son père sera interné dans le camp (français) du Vernet, avant d'être livré aux nazis, et de disparaître à Auschwitz. Alexandre, lui, devient lycéen au collège Cévenol, au Chambon-sur-Lignon (où de nombreux enfants juifs sont protégés dans des foyers suisses ou protestants). Après quelques années d'études à l'université de Montpellier, il monte à Paris, est aiguillé vers Nancy, où il prépare une thèse; mais il va si vite qu'en quelques mois il a écrit l'équivalent de six thèses de doctorat⁹.

Les années 1950 et 1960 sont les grandes années de Grothendieck, d'abord au CNRS, puis à l'IHES (Institut des hautes études scientifiques). En 1966, il reçoit la médaille Fields — mais refuse de se rendre en URSS pour la recevoir. À partir des événements de mai 1968, Grothendieck se radicalise politiquement; en 1970, il décide de démissionner de l'IHES, au motif que l'Institut reçoit une subvention du ministère de la Défense¹⁰. Il participe à la création du groupe *Survivre*¹¹ qu'il présente ainsi: «Son but est la lutte pour la survie de l'espèce humaine, et même de la vie tout court, menacée par le déséquilibre écologique croissant causé par une utilisation indiscriminée de la science et de la technologie et par des mécanismes sociaux suicidaires, et menacée également par des conflits militaires liés à la prolifération des appareils militaires et des industries d'armement¹².» C'est la période où l'on remet en question les avancées scientifiques, où la société consuméro-techniciste triomphante des années 1950-60 montre ses limites. En 1974, l'écologiste René Dumont, auteur de *L'Utopie ou la mort!* (1973), sera candidat aux élections présidentielles. Dans *Survivre*, Grothendieck s'interroge sur le fait que la motivation de la plupart des scientifiques est «l'attraction pour la recherche elle-même, la fascination des problèmes techniques qui se posent»: «C'est particulièrement fréquent parmi les mathématiciens, et l'auteur n'y fait pas exception.» Il faut renverser cette façon de faire, que les scientifiques communiquent avec le grand public, et «dégager chaque fois que possible les changements de mode de vie et d'attitude sur le plan collectif qui paraissent nécessaires pour imposer par le public les modifications dans les pratiques industrielles, commerciales, politico-militaires incompatibles avec la survie de l'espèce¹³».

2. «Mathématiques, traditions religieuses et inquiétude de l'esprit: quelques éléments narratifs pour un début de réflexion», conférence, 2006.

3. In *Un mathématicien aux prises avec le siècle*, Odile Jacob, 1997.

4. «Un pays dont on ne connaîtrait que le nom (Grothendieck et les "motifs")», conférence à Cerisy, 2000, reprise en article en 2009. Sans doute l'article de vulgarisation le plus complet et le plus intéressant sur Grothendieck.

5. Dans son ouvrage non-publié *Récoltes et semailles*, Grothendieck évoque très souvent Digne, présenté tout à la fois comme un de ses plus proches amis et un traître: «En faisant le rapprochement avec un certain style bien à lui d'appropriation des idées d'autrui, dont je vois ici le premier exemple typique, je me rends compte d'ailleurs que la motivation de mon ami n'était nullement celle de préserver une "autonomie" par rapport à un "maître" prestigieux [Grothendieck parle ici de lui], mais bien d'escamoter le rôle des idées d'autrui dans la genèse des siennes, en attendant de s'approprier également ces idées d'autrui (dans un deuxième temps).»

6. «Matériaux pour l'histoire des mathématiques au xx^e siècle», colloque à Nice, cité par *Libération*, 16 janvier 1996.

7. In «Mais où est le génie des maths?», *Sciences et vie*, n° 935, août 1995. Pour le plaisir, un extrait de l'introduction d'un article du même Illusie: «De toute l'œuvre de Grothendieck, c'est sans doute la cohomologie étale qui aura exercé l'influence la plus profonde sur l'évolution de la géométrie arithmétique dans les cinquante dernières années. [...] Par sa puissance, sa souplesse, sa beauté, elle a souvent servi de modèle.»

8. On trouve beaucoup d'éléments dans l'ouvrage d'AMIR ACZEL, *Nicolas Bourbaki*, J.-C. Lattès, 2009 (Bourbaki est un groupe de plusieurs mathématiciens signant sous un seul nom: Grothendieck a fait partie du groupe). Je tire un récit synthétique de tous les textes que je cite en notes, bien que certains se contredisent.

9. PHILIPPE DOURoux, «Grothendieck, le génie méconnu des mathématiques», *GQ*, octobre 2011.

10. Pour beaucoup de mathématiciens, il s'agit d'un «abandon en rase campagne» (PIERRE CARTIER, art. cit.). Le même Cartier évoque un «syndrome Nobel» — qui vaut aussi pour les médailles Fields: «un type de dépression qui a saisi certains des récipiendaires du prix Nobel. Incapables de confronter leur personne et ce qui leur reste à vivre — surtout si la distinction est venue assez tôt — à ce personnage statufié par la reconnaissance mondiale, ils craignent d'avoir donné le meilleur d'eux-mêmes et de ne plus pouvoir se hisser à ces hauteurs.»

11. Bientôt rebaptisé *Survivre et vivre*.
12. N° 6 du bulletin du groupe (1971).
13. Ces dernières citations proviennent de *Survivre*, n° 1.
14. Voir le récit fait par Grothendieck lui-même dans le n° 9 du bulletin de *Survivre*. La plupart des articles racontent fautivement ou hâtivement cette histoire, faisant comme si Grothendieck ne proposait aucun cours sur les mathématiques.
15. Disponible sur Internet, notamment sur le site espagnol matematicas.unex.es/navarro/res/. Le site français grothendieckcircle.org a quant à lui retiré en 2010 tous les textes de Grothendieck après sa «déclaration d'intention de non-publication». Ils sont faciles à retrouver en utilisant web.archive.org.
16. Le 2 juillet 2012. Douroux fait partie des rares personnes à avoir approché la maison où est installé Grothendieck en Ariège.
17. C'est inexact. En 2010, Grothendieck a envoyé sa déclaration d'intention à un autre de ses élèves, Luc Illusie. Cf. l'entretien de ce dernier donné à *La Recherche*, n° 440, avril 2010, qui donne quelques pistes pour comprendre la décision de Grothendieck: «Il a sans doute entendu parler du projet de publication de *Récoltes et semailles* [par l'IHES, projet annoncé à l'été 2008, cf. *Sciences et avenir*, n° 737, juillet 2008] et s'en est inquiété. Il pense avoir été mal compris de la communauté des mathématiciens et ne veut pas que le destin de son livre soit entre ses mains. Il a coupé les ponts une fois pour toutes.»
18. Voir l'article très détaillé, notamment sur la législation d'avant 1992, de SYLVIE LE RAY, «La protection des trésors nationaux et la circulation des biens culturels», *Bulletin des bibliothèques de France*, 1998, n° 6, en ligne sur bbf.enssib.fr.

En 1971, Grothendieck devient professeur associé au Collège de France, et propose que son cours porte, en préambule à des recherches mathématiques classiques, sur des discussions intitulées «Science et technologie dans la crise évolutionniste actuelle: allons-nous continuer la recherche scientifique?»: cette proposition l'empêche d'être titularisé, cas extrêmement rare dans l'histoire du Collège de France¹⁴. Il obtient finalement un poste à l'université de Montpellier, où il enseigne de 1973 à sa retraite en 1988. Cette même année, il est lauréat, conjointement avec Pierre Deligne, du prix Crafoord (qui récompense des disciplines omises par le comité Nobel). Il refuse les deux cent cinquante mille dollars auxquels il a droit, en s'expliquant dans une lettre parue dans *Le Monde*: «Je n'ai aucun besoin d'argent. [...] Je constate par ailleurs que les chercheurs de haut niveau auxquels s'adresse un prix prestigieux comme le prix Crafoord sont tous d'un statut social tel qu'ils ont déjà en abondance et le bien-être matériel et le prestige scientifique, ainsi que tous les pouvoirs et prérogatives qui vont avec. Mais n'est-il pas clair que la surabondance des uns ne peut se faire qu'aux dépens du nécessaire des autres?» Mais, surtout, «accepter d'entrer dans le jeu des prix et récompenses serait aussi donner ma caution à un esprit et à une évolution, dans le monde scientifique, que je reconnais comme profondément malsains, et d'ailleurs condamnés à disparaître à brève échéance tant ils sont suicidaires spirituellement, et même intellectuellement et matériellement.»

Peu de temps auparavant (aux alentours de 1985), il a rédigé son ouvrage *Récoltes et semailles*¹⁵ qu'il ne parvient pas à faire éditer: mille pages d'autobiographie dont l'écriture, procédant par vagues, par notes imbriquées et renvois permanents (peut-être par analogie avec le raisonnement mathématique), est tout à la fois fascinante et rebutante. Suivra un second texte autobiographique, *La Clef des songes*, nettement plus mystique, où Grothendieck revient sur cette attirance pour la recherche qui le happe, et contre laquelle il doit lutter: «Entre début 1984 et juillet 1986, j'ai vu se multiplier et gonfler à vue d'œil les tâches mathématiques dont je voulais m'acquitter "dans les trois ou quatre années qui viennent". [...] J'allais encore me laisser tenter par un engrenage pourtant bien familier... Sans l'intervention de Dieu, me parlant par le langage du rêve, je ne sais pas comment cela aurait fini — si j'aurais su avoir la lucidité et la détermination de couper court.»

Du travail de recherche de Grothendieck, il reste, peut-être, un trésor: des cartons remplis de notes manuscrites, datant des années où il était professeur à l'université de Montpellier, et où il ne publiait plus rien. À l'été 2012, Philippe Douroux, un journaliste passionné par le sujet publie un article dans *Libération*¹⁶: «Méticuleusement classées dans de vieilles enveloppes ou dans des chemises jaunies, ses notes vont peut-être enfin sortir de leur cagibi poussiéreux. Alexandre Grothendieck a interdit explicitement leur publication dans une lettre adressée en 2010 à son ancien élève Jean Malgoire¹⁷ à qui il avait remis ses archives avant de "disparaître". Mais Luc Gomel, conservateur national, responsable du patrimoine de l'université de Montpellier, qui veille dessus aujourd'hui, connaît depuis peu la marche à suivre pour assurer leur protection et permettre leur diffusion: le faire classer "trésor national". Les gribouillis échapperaient alors au droit commun et donc au refus de son auteur de les mettre à la disposition de la communauté scientifique.»

À la lecture de ces lignes, je tique. En quoi la notion de «trésor national» permettrait-elle d'aller contre la volonté d'un auteur d'empêcher la publication de son propre travail? Le «trésor national» est un concept juridique qui a été introduit dans le droit français en 1992, lors la naissance du marché commun européen, qui induit, au sein des pays signataires, une libre circulation des objets et des personnes; y compris des œuvres d'art. Il était déjà prévu, dans le traité de Rome de 1957, que les États membres puissent interdire ou restreindre les importations, les exportations ou le transit, en cas de volonté de «protection des trésors nationaux ayant une valeur artistique, historique ou archéologique». Si beaucoup de pays européens conservent leur législation après 1992, la France décide de remettre à plat le droit d'exportation des marchandises culturelles, et crée donc la notion de «trésor national¹⁸». En juillet 2000, une seconde loi fait légèrement évoluer le dispositif, qui est dorénavant le suivant: le propriétaire qui veut

vendre un bien culturel à l'étranger doit faire la demande d'un certificat d'exportation. Une commission *ad hoc*, la Commission consultative des trésors nationaux, peut demander que le bien soit classé trésor national, ce qui équivaut à l'impossibilité, pour le vendeur, d'obtenir le certificat d'exportation. Il peut vendre, mais nécessairement en France. L'État a trente mois pour proposer une offre de rachat (si aucune offre n'est faite, l'exportation devient possible). Si le vendeur refuse cette offre, un expert indépendant propose un chiffre — et l'État peut renouveler autant de fois qu'il le veut le refus de délivrance du certificat d'exportation¹⁹. Parallèlement, une loi de 2002 a mis en place un système fiscal très avantageux pour les entreprises (réduction d'impôt de 90%...) qui aident, via du mécénat, les structures publiques (musées, bibliothèques) à acquérir les «trésors nationaux».

Dans les dernières années, outre des Fra Angelico, Frans Hals, ou autre Cranach²⁰, deux ensembles d'archives d'auteur ont été classés «trésor national»; non pas François Mauriac et André Gide, mais bel et bien Guy Debord et Michel Foucault. Dans le premier cas, la Commission écrit que «ces documents, qui illustrent le processus créatif complet de la pensée de l'auteur, permettent d'appréhender sa façon assidue de travailler, sa grande érudition et son style, héritier des plus grands classiques, mis au service de son analyse critique de la société moderne» et que «cet ensemble s'avère unique pour l'étude de la genèse de l'œuvre de Guy Debord, l'un des penseurs contemporains les plus importants, et capital dans l'histoire des idées de la seconde moitié du xx^e siècle²¹». On connaît la suite: alors que l'université de Yale avait prévu d'acheter les archives Debord, c'est finalement la Bibliothèque nationale de France qui acquiert ce «trésor national», après un «dîner de mécènes» largement commenté dans la presse²² — mais peu concluant (seulement cent quatre-vingt mille euros réunis, soit environ 10% de la somme globale) —, puis un appel au mécénat d'entreprise²³, cette fois-ci couronné de succès. Les archives de Debord appartiennent dorénavant à la BnF²⁴, qui va organiser une grande exposition au printemps 2013, exposition intitulée «L'art de la guerre»: «Le spectacle régit nos existences, fait écran entre nous et les autres et se montre redoutable envers toute contestation qu'il récupère et modèle à son image. Aliénation diffuse et illusionniste, il est une culture au sens large, que régit la logique de la marchandise, relayée au quotidien par ses produits. Le combattre implique donc de concevoir et de manier un véritable art de la guerre. C'est sous cet angle de la stratégie que seront abordés l'œuvre et le parcours de Guy Debord et de ses compagnons d'armes.» «La BnF se réjouit de présenter aujourd'hui l'essentiel des archives de Guy Debord, un ensemble exceptionnel classé Trésor national et acquis en 2011. L'exposition va faire revivre une avant-garde dont le rôle est capital, comme on peut le voir tous les jours», explique Bruno Racine, président de la BnF²⁵. Un rôle «capital»: on se demande si la blague est volontaire — et l'on espère qu'un vétéran de Tiqqun, un métaphysicien-critique du même tonneau que celui qui, le 15 mai 1998, sur la place de la Sorbonne, avait délivré son *Sermon au Bloom*²⁶, aura la bonne idée d'aller mettre un peu d'ambiance dans la vénérable BnF.

Bis repetita en avril 2012, cette fois avec les archives de Michel Foucault, que Daniel Defert, le compagnon de Foucault, qui en avait hérité, a décidé de mettre en vente: la Commission consultative des trésors nationaux, après avoir rappelé que Foucault est «un des plus grands philosophes français du xx^e siècle, dont les idées ont connu une importante reconnaissance internationale et ont influencé diverses disciplines académiques», affirme «qu'il apparaît capital de maintenir sur le territoire un tel ensemble, unique pour la compréhension et l'étude de l'œuvre de Michel Foucault, qui permet d'appréhender le processus d'élaboration de sa pensée et présente un panorama complet des activités intellectuelles poursuivies par le philosophe et de leur évolution.»²⁷ Bim: trésor national. Deux foucauldien renommés, Philippe Artières et Mathieu Potte-Bonneville, publient une amusante tribune intitulée «Michel Foucault n'est pas un trésor»²⁸: «L'enjeu n'est pas de savoir si les archives de Foucault doivent devenir étrangères ou rester nationales; le problème est de faire entendre qu'elles ne constituent en rien un "trésor". Les trésors appellent les coffres-forts,

19. Pour plus de détails, se référer à l'article très pointu de GABRIEL BALLIF, «La réforme de l'exportation des biens culturels», *La Gazette du Palais*, n° 223, 14 août 2003.

20. *Les Trois Grâces*, achetées en 2010 par le Louvre après une souscription publique. Ce dernier dispositif a tendance à se développer: la Bibliothèque nationale de France a lancé à l'automne 2012 une opération similaire pour acquérir le «livre d'heures» de Jeanne de France, datant de 1452.

21. Avis publié au *Journal officiel* du 12 février 2009.

22. Cf. par exemple *Le Monde* du 14 juin 2009, qui donne les noms de quelques convives, qui versent au moins cinq cents euros pour un couvert: «Nahed Ojeh, la veuve du riche marchand d'armes Akram Ojeh, le cofondateur de la maison de couture Saint Laurent, Pierre Bergé, mais aussi le patron du Groupe Rivaud, Edouard de Ribes, le collectionneur Pierre Leroy, cogérant du groupe Lagardère.»

23. Dans le *Journal officiel* du 4 février 2010, pour une somme de 1 080 000 euros. Comme le note le site «Observatoire des subventions», il en coûtera donc presque un million d'euros au contribuable, le don étant défiscalisé à 90%: 10% uniquement de la somme est prise en charge par l'entreprise, le reste par l'État puisque ce sont des ressources fiscales en moins...

24. C'est Alice Becker-Ho, la veuve de Guy Debord, qui était la vendeuse. L'université de Yale avait prévu de verser entre deux et trois millions d'euros pour le fonds, la BnF aurait déboursé 2,7 millions.

25. Le même Racine avait eu cette phrase amusante en 2009: «La BnF ne va pas acquérir uniquement les fonds d'auteurs qui défendent l'ordre établi», in *Le Monde*, art. cit.

26. «Ne pouvant se refuser à si radieuse occasion de faire les badauds, bon nombre de passants s'arrêtèrent, et bien entendu il y en eut quelques-uns pour tenter d'applaudir au spectacle. Mais le pesant d'injures qu'ils reçurent en retour les dissuada de persister dans l'effronterie», *Tiqqun*, n° 1, 1999.

27. Avis publié dans le *Journal officiel* du 14 avril 2012.

28. Dans *Le Monde* du 18 mai 2012.

29. Voir l'article de Pierre Assouline sur son blog «La République des livres», 29 avril 2012.

30. Le dîner de mécènes a lieu le 11 juin 2012. Le prix plancher du couvert est passé à six cents euros, soit 20% d'augmentation depuis Debord...

31. Le 8 novembre 2012.

32. François Ewald était professeur de philosophie au lycée de Bruay-en-Artois lors du déclenchement de l'affaire qui mit en cause un notaire dans l'assassinat d'une fille de mineur; membre de la Gauche prolétarienne, Ewald travaille avec Joseph Fournel, qui publie dans *La Cause du peuple* le 1^{er} mai 1972 un article sous-titré «Le crime de Bruay: il n'y a qu'un bourgeois pour avoir fait ça». Serge July est alors responsable de la Gauche prolétarienne dans la région; il crée un journal pour l'occasion, *Pirate*, préfiguration de *Libération*. Cf. l'article de Rémi Guillot dans *Les Cahiers du journalisme*, n° 17, 2007. François Ewald a travaillé aux côtés de Denis Kessler au Medef, et est par ailleurs l'éditeur, avec Daniel Defert, des *Dits et écrits* de Foucault.

33. Cf. l'entretien réalisé par Guillaume Bellon dans *Recto-Verso*, n° 1, 2007.

34. Entretien au *Monde* du 11 février 2011.

35. Mensuel «de critique et d'expérimentation sociale».

36. MOMO BRÜCKE, *CQFD*, octobre 2012. L'article reprend manifestement les informations de *Libération* sur le classement en «trésor national».

excitent les collectionneurs, attirent les chasseurs de trésor — et l'on peut redouter, de même, qu'un tel traitement des archives relance la tension entre la tentation d'en réserver l'accès, d'en faire un objet de prestige plutôt que de recherche, et celle d'en faire circuler plus ou moins clandestinement des fragments disparates, éclats brillants arrachés à l'ensemble lorsqu'au contraire, ce sont les circulations au sein du corpus qui sont fécondes.» Là-dessus se greffe un conflit entre la BnF et l'Imec (l'Institut mémoires de l'édition contemporaine), qui détient déjà un important fonds Foucault et qui espère acquérir le reste²⁹: c'est la première qui l'emporte, contre la coquette somme de 3,8 millions d'euros³⁰. Dans une longue enquête publiée par *Le Nouvel Observateur*³¹, Olivier Corpet, le directeur de l'Imec, se montre amer: «*Désormais, le moindre héritier d'intellectuel va se croire assis sur un tas d'or.*» Bruno Racine répond: «*Il y a un marché. S'il faut payer, nous payons.*» François Ewald, ancien mao et assistant de Foucault au Collège de France, devenu conseiller du Medef³², ne dit pas autre chose: «*Le prix est la reconnaissance d'une valeur, et il fallait bien que Daniel décide quoi faire de ces archives. Nous avons tous vieilli...*» (sic)

Mais la question financière se double d'une question morale; dans son testament, Foucault avait écrit: «*Pas de publication posthume.*» Dans plusieurs entretiens, Daniel Defert a rappelé que Foucault lui disait souvent: «*Ne me faites pas le coup de Max Brod avec Kafka*³³.» Defert a permis à la fin des années 1990 l'édition des *Dits et écrits*, qui ne faisaient que reprendre des textes déjà publiés du vivant de l'auteur. En 2011, il a accepté que soient publiés les cours de Foucault au Collège de France, partant «*du principe que ce qui avait été public n'était pas posthume au sens propre. C'est une ambiguïté dont je n'avais jamais discuté avec lui*³⁴.» Des éditions pirates (souvent fautives) avaient d'ailleurs été publiées. Les archives Foucault contiennent des pièces qui font fantasmer les spécialistes: le quatrième tome de *L'Histoire de la sexualité (Les Aveux de la chair)*, ou un ensemble de vingt-neuf carnets à spirale, sorte de «journal intellectuel». Le droit moral sur les archives appartient à la famille de Foucault (son frère et sa sœur) et n'est pas cessible — c'est-à-dire que Daniel Defert ne va vendre que les «objets» manuscrits, mais non pas le droit de les publier. Reste à savoir si la BnF respectera (après avoir déboursé 3,8 millions d'euros), et pour combien de temps, le désir de Foucault. Pas de publication posthume? On verra bien.

Revenons à Grothendieck. Personne n'ayant eu le projet de vendre ses cartons d'archives à l'étranger, je m'interroge sur cette possibilité d'un classement en «trésor national» évoqué par l'article de *Libération*. Dans cet article, Luc Gomel, le responsable du patrimoine de l'université de Montpellier, apparaît comme le «méchant» de l'affaire, qui chercherait par tous les moyens à pouvoir rendre publiques les archives du mathématicien, contre sa volonté propre. C'est d'ailleurs par une charge contre ce même Gomel — dans un article paru dans *CQFD*³⁵ — que j'ai découvert cette histoire: «*[Il veut] s'asseoir sur les intentions de l'auteur. Si aujourd'hui, remettre en cause la recherche scientifique est un blasphème, la critique, lorsqu'elle est émise par un éminent chercheur, ne peut relever que de la folie. Pour bon nombre de scientifiques, Grothendieck est atteint d'une "paranoïa autodestructrice". Faut-il vraiment être parano, aujourd'hui, pour vouloir foutre le feu à un tas de vieux papiers, qui pourraient conduire à de funestes applications scientifiques? Tant pis pour les puristes, Grothendieck ne vendra pas son âme au diable*³⁶.»

Pour en savoir plus, je décide d'appeler Luc Gomel. Il commence par me déclarer qu'il a «été un peu dérangé à titre personnel» par l'article de *Libération*, qui le montre «en décalage par rapport à [sa] morale personnelle, au respect qu'on doit à Grothendieck». Depuis la parution de l'article (cinq mois auparavant), personne ne l'a appelé: «*Vous êtes le premier.*» Je le sens désireux de donner sa version des faits, d'autant plus qu'il est en train de quitter son poste à l'université (pour prendre la direction du zoo de Montpellier) — il m'est impossible de mener une contre-enquête, mais son récit me semble crédible. Il me fait l'histoire de ces fameux cinq cartons: au moment où Grothendieck quitte le Vaucluse pour aller s'installer dans les Pyrénées (en 1991), le mathématicien brûle toutes ses affaires

personnelles. Il téléphone à Jean Malgoire, un de ses anciens élèves, jeune professeur à l'université de Montpellier: «Si tu ne viens pas chercher mon bordel mathématique, il va brûler avec le reste.» Malgoire garde ces cartons pendant vingt ans, un peu «embarrassé par toute cette matière» dont il ne sait que faire. Il en publie une partie: Grothendieck lui avait laissé un mot manuscrit indiquant: «Tu en fais ce que tu veux.» Mais la communauté mathématique ne s'intéresse que peu à ces documents de Grothendieck — ce qui n'est peut-être pas très étonnant: «Il a été tellement violent contre eux» (notamment dans *Récoltes et semailles*). Il y a quelques années, Jean Malgoire décide de faire officiellement don de ces cinq cartons à l'université de Montpellier³⁷, don cette fois enregistré devant notaire. (À un moment Luc Gomel me dit: «Maintenant on est propriétaire des cinq cartons qui étaient rangés à l'université.» Moi: «Vous dites “les cinq qui...” ; cela signifie qu'il y en aurait d'autres?» Lui: «J'ai l'impression qu'il pourrait y en avoir d'autres. Mais je ne les ai pas demandés à Jean, je ne voudrais pas donner l'impression que je cherche à m'accaparer quelque chose.») (Et à un autre moment, il m'explique que l'article de Philippe Douroux permettait de savoir où étaient cachés les cinq cartons en question — dans son bureau, tout simplement: «J'ai dû les évacuer. J'ai dit à Jean: “Maintenant on est trois à savoir où ils sont. Toi, moi, et la personne qui les stocke.”») Dès lors que l'université de Montpellier est officiellement en charge des cartons, et sachant que par ailleurs Grothendieck a fait part de son intention de «non-publication», elle fait appel à un cabinet de juristes qui rédige un rapport censé permettre d'y voir plus clair sur le statut de ces archives. Parmi les options envisagées, il y a l'idée de les faire classer comme «trésor national», pour s'assurer qu'elles restent en France. Mais il apparaît surtout qu'il n'y a aucune certitude juridique dans ce dossier: «Les textes ne sont pas clairs, et ils sont parfois incompatibles entre eux.» Les choses évoluent: «Autrefois, on aurait dit que Grothendieck a tous les droits, que la propriété intellectuelle est absolue. Récemment, il y a eu des jurisprudences contraires.» Pour le cabinet juridique, il serait envisageable, par exemple, de numériser les archives pour les conserver. Mais également de les rendre publiques: «Ça se plaide, devant un tribunal.» Reste à savoir si le fonds a encore un intérêt: «Il est possible que non, qu'on se rende compte que depuis vingt-cinq ans les mathématiques ont beaucoup avancé. Mais ça m'étonnerait. J'ai souvent entendu comparer Grothendieck à Einstein: il aurait accompli dans le domaine des mathématiques ce qu'Einstein avait fait pour la physique. C'est pour ça qu'à mon sens on n'a pas le droit de ne pas s'occuper de toute cette matière.»

Derrière le problème juridique se dressent des questions morales, et Luc Gomel me semble sincère quand il répète, à plusieurs reprises, que pour lui la situation est compliquée: «Est-ce que j'ai le droit de me positionner, face à un bonhomme comme ça?» Et lorsque je lui demande s'il a pensé aller lui rendre visite: «Ça m'a dérangé, plus d'une fois. Mais tout le monde m'a dit qu'il était tellement dans son enfermement psychiatrique... Il n'y a pas longtemps, il a apparemment accueilli son fils à coups de fusil.» Il ajoute pourtant: «J'aurais aimé en parler avec lui. Je lui aurais dit: “J'ai compris qui vous étiez, j'ai un profond respect pour votre parcours, pour ce que vous avez fait. Est-ce qu'on pourrait en parler?” Et en même temps, s'il me dit: “J'ai une demande, c'est que vous fassiez brûler tout ça”, comment je me positionne là-dessus?» Le temps qui est passé, «ça n'arrange pas les choses. Ce fonds, il l'a peut-être oublié. Il croit peut-être qu'il l'a brûlé lui-même...» À moins qu'il n'ait «lu Libé au fin fond de sa retraite. Il ne va quand même pas aller chercher un cabinet d'avocats. Je ne pense pas que ce soit le genre.»

Luc Gomel, qui me parlait depuis sa voiture, est arrivé devant chez lui; notre conversation touche à sa fin. «Il faut voir la puissance intellectuelle du type. Avec ses travaux, on touche aux grandes questions des astrophysiciens sur la création de l'univers. C'est fascinant de se dire que dans cinq cartons on a de quoi faire avancer l'histoire des sciences, pour le meilleur ou pour le pire.»

C'est fascinant. Mais ça ne répond toujours pas à la question: a-t-on le droit d'aller contre la volonté d'un auteur? Quand il est vivant, c'est non, bien sûr — mais ensuite? Et même si l'on met de côté l'idée du «pire», si l'on ne pense qu'au

37. Université dont l'image bénéficie très largement de l'apport de Grothendieck: depuis de nombreuses années, elle est classée dans la tranche 200-300 du classement de Shanghai, ce qui la place dans le peloton des dix meilleures universités françaises; or le classement prend en compte le nombre d'élèves et de professeurs qui ont reçu des distinctions, Nobel ou médaille Fields: Grothendieck ayant été à la fois élève et professeur de l'université, sa médaille Fields et son prix Crafoord comptent double!

38. Selon la formule de «Marc L.», dans la première réponse qu'il m'envoya après avoir lu son «portrait Google». Cf. «Marc L. Genèse d'un buzz médiatique», *Le Tigre*, mars-avril 2009.

39. «Grothendieck: au fond des choses», *Pour la science*, n° 334, août 2005.

40. Après recoupement de toutes les informations disponibles sur Internet.

41. *lastree.net* pour ces deux derniers documents.

42. À Robert Thomason, le 2 avril 1991.

meilleur? Aujourd'hui encore, il y a des gens qui pensent que Max Brod a trahi Kafka en publiant ses livres, alors qu'il lui avait promis de les brûler.

Comme souvent, je termine en repartant sur des traces virtuelles. Je reprends mon «travail de détective en imper devant son écran»³⁸. Un professeur de khâgne de Toulouse, Yves Le Pestipon, tourne depuis plusieurs années un film, avec Catherine Aïra, autour du «retrait» de Grothendieck. Sur un site Internet, L'Astrée, il publie plusieurs textes autour des visites qu'il fait en Ariège, aux alentours de la maison de Grothendieck. Ainsi cette anecdote datant de 2006, et relatée par une voisine de Grothendieck, à propos d'un jeune homme posté devant la fenêtre du mathématicien: «Le jeune homme lui a confirmé qu'il attendait Alexandre Grothendieck. Il espérait le voir, lui parler, mais il savait inutile de frapper à sa porte. Il imaginait que Grothendieck finirait par sortir et qu'il l'aborderait alors en terrain découvert. Mais la voisine l'a informé que ce personnage sortait rarement, seulement quand un taxi le prend pour aller faire ses courses, une ou deux fois par mois. Le jeune homme ne s'est pas découragé. Il a attendu devant la porte de Grothendieck, sur le gravier, quelques jours. [Enfin] il a eu de la chance: Monsieur Alexandre était dans son jardin. Le jeune homme n'a pas hésité. Il s'est collé au portail, a salué Grothendieck, et ils se sont mis à parler anglais. La voisine n'y comprit mot, mais elle resta à distance convenable pour entendre. La conversation dura peut-être cinq minutes (chose considérable), quand Monsieur Alexandre signifia son désir d'interrompre. La voisine perçut sa dernière phrase, étrangement en français: C'est certain, ce sera bientôt la fin du monde.»

En 2009, Yves Le Pestipon écrit: «On raconte que des Japonais ont dernièrement osé franchir sa barrière, et qu'il les a chassés, sans violence, mais à coups de fourche. Les voisins redisent toujours les mêmes anecdotes. Ils se méfient. Ils aiment parler cependant de l'homme. Il est une question pour eux, un tracas léger, pas une fascination. Ils constatent que sa maison est, parfois, assez rarement tout de même, l'objet d'attentions.»

Yves Le Pestipon toujours, cette fois en 2011: «Voici cinq jours, j'ai fouillé sa poubelle. Il avait jeté le brouillon d'une lettre contre sa fille qui veut le mettre sous tutelle. Il écrivait soigneusement qu'il n'était pas fou. [...] Je fais l'archéologie de ses cris: il gueule que sa fille "ne peut fournir quelque information que ce soit sur ses prétendues insanités mentales".»

La mathématicienne Leïla Schneps avait rencontré Grothendieck en 1991: «Les gens pensaient aussi qu'il était fou. Grothendieck ne peut supporter le monde et il est profondément asocial, mais je ne peux le considérer comme fou. Il y a des catégories plus subtiles»³⁹.

Supposons que le village où il habite s'appelle L. et soit en Ariège, pas très loin de Montesquieu-Volvestre⁴⁰. Qu'est-ce qu'on fait, quand on a toutes ces informations? Quand il suffit de quelques clics pour trouver le numéro de téléphone d'Yves Le Pestipon, ou celui de Johanna Grothendieck, sa fille. On y va, devant cette maison? On y va, voir cet homme? Cet homme qui, en 2004, faisait passer cette petite annonce dans le journal local: «RETRAITÉ (PROFESSEUR UNIVERSITÉ) CHERCHE eau-de-vie de pays pour mes préparations de plantes.» Ou alors on se contente de scruter cette photo qui montre un cerisier, un petit jardin riant, et puis une maison avec cette légende: «Derrière cette fenêtre travaille une légende»⁴¹.

Ou alors on renonce à cette écume-là, et on relit cette lettre de Grothendieck en 1991⁴², et on trouve que c'est très bien de s'arrêter là: «Ce vent de mépris à l'égard des indispensables travaux de fondements (et plus généralement, pour tout ce qui ne se conforme pas à la mode du jour), je l'ai évoqué dans ma dernière lettre, et j'y reviens bien des fois aussi dans les pages de Récoltes et semailles, tant c'est là une chose (parmi bien d'autres) qui tout simplement me dépasse. Ta réponse à ma lettre montre d'ailleurs que tu ne l'as absolument pas comprise. Ce n'était pas une lettre pour "me plaindre" de ceci ou de cela qui me déplaisait. Mais c'était une impossible tentative de partager une douleur. Je savais bien au fond que c'était sans espoir; car tout le monde fuit la douleur, c'est-à-dire fuit la connaissance (car il n'y a pas de connaissance de l'âme qui soit exempte de douleur).» ■